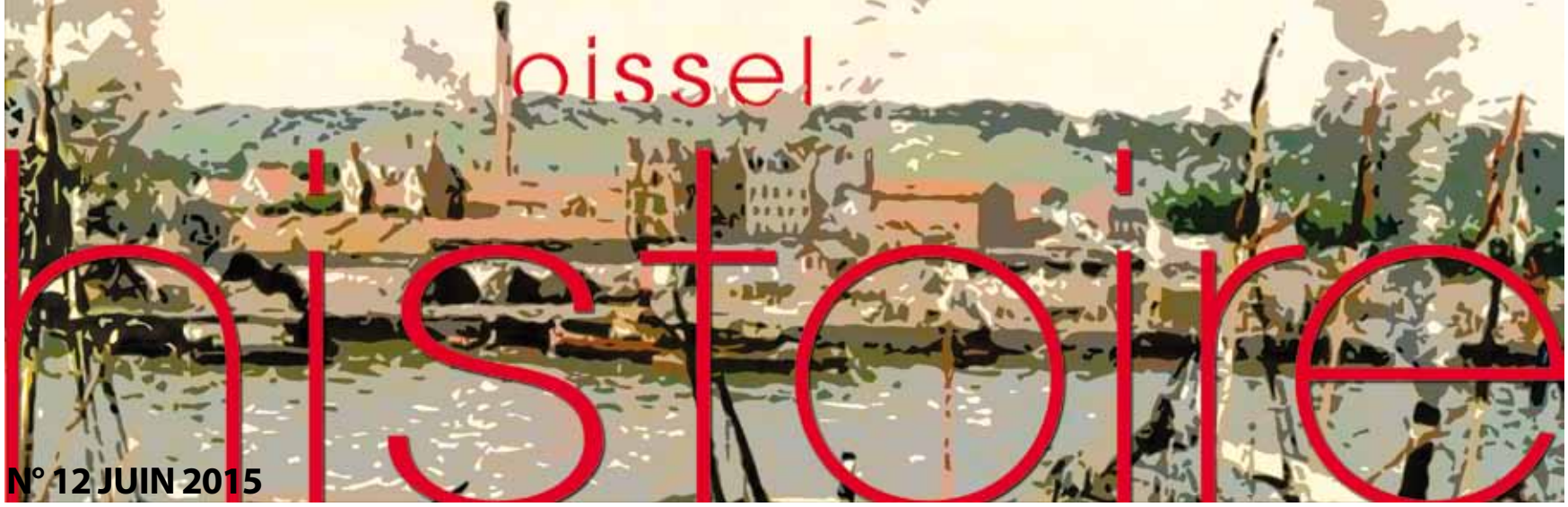


N° 12 JUIN 2015

CAUSERIE DU 3 AVRIL
LA PRATIQUE DE LA MUSIQUE A OISSEL

Le thème de cette causerie de printemps était *"La pratique de la musique à Oissel"*. Le public, varié, a évoqué sa propre pratique de la musique sans qu'apparaisse l'opposition "grande musique" et... moins grande. Mme Lebret a osé prendre la parole en premier pour évoquer son parcours particulier. A 58 ans, sachant qu'elle perdait la vue, elle a commencé l'étude de l'accordéon qu'elle connaissait puisque son grand-père en possédait un, mais aussi le solfège qu'il a bien fallu acquérir. Depuis, elle maîtrise de mieux en mieux son instrument et en fait profiter les résidents du Quesnot ou de l'hôpital d'Oissel. Quelle belle leçon de vie !

Joël Prunier a évoqué l'enseignement de la musique à l'école qui a été, sauf rares exceptions, le parent pauvre de la scolarité. Certains professeurs de l'école de musique ont bien tenté de venir présenter leur instrument pour appâter certains élèves, mais le succès n'était pas au rendez-vous. Myriam Pérez-Niedbal a, durant de nombreuses années, dirigé une chorale formée des élèves de l'école Jean-Jaurès 1. Ces élèves se produisaient à la fin de l'année, au Palais des congrès, avec toujours le même succès. Myriam, présente à la causerie, en profite pour nous renseigner sur son apprentissage de la musique. L'usine Kuhlmann, dans laquelle travaillait son père, payait des professeurs qui enseignaient le solfège et la musique aux enfants de ses ouvriers ; elle a donc bénéficié de ce premier apprentissage. Puis, l'Ecole municipale de musique et de danse d'Oissel a été créée sous l'impulsion du maire, Marcel Billard. Ont été évoqués certains professeurs comme E. Lartigaut, professeur de danse (qui sera remplacée par Monique Bronova), Josette Jénoc, pianiste, et Pierrette Toumazeau, chanteuse, Colette Maubert, Francis Donadini... C'était la grande époque des opérettes dont Myriam a montré quelques photos-souvenirs. Les professeurs jouaient, chantaient et faisaient danser et chanter leurs élèves.

Josette Jenoc, professeure à l'Ecole municipale de musique et de danse et Micheline Nortier au piano.

Affiche d'un gala de variétés du 5 février 1955.

Loïc Guingouain se souvient avoir fait des remplacements au théâtre dans les années 1970 et c'est Pierre Toutain qui lui proposera de venir enseigner le trombone, un peu plus tard, à l'école de musique, dirigée alors par M. Alain. Il intègre l'Orchestre du grand Turc dont le chef, Jacques Petit, était aussi professeur au Conservatoire de Rouen. Patricia Quélen, nouvelle directrice, va transformer l'apprentissage de la musique. Loïc a qualifié cette nouvelle façon d'enseigner de "pédagogie à l'oreille" : les élèves sont plongés dans des situations de pratiques musicales, avec d'autres élèves, avant d'étudier le solfège.

Des silences s'établissent parfois, dans les causeries, qui permettent à certains d'oser prendre la parole. C'est ce moment que choisit Claude Lemire, accordéoniste bien connu des Osseliens, pour rappeler le passage à Oissel de Martial Murray (prix de l'académie Charles Cros) qui a tenté d'introduire l'étude de la cithare et celui, plus lointain, de M. Eliot en tant que directeur de cet école. Claude Lemire était, ce vendredi, accompagné de Marie-José Bideault (que certains appellent encore Marie-José Gruchet), danseuse classique dont la carrière a évolué puisqu'elle a participé à différentes revues programmées en particulier au théâtre de la Lyre, sur l'île Lacroix à Rouen. C'est dans ce théâtre qu'elle a eu la chance, en 1958, d'assister au premier récital d'un timide jeune homme : Jacques Brel. A Oissel, quel que soit le thème de la causerie, on en vient toujours à parler de Kuhlmann ! C'est au tour de Michel Monnier d'évoquer l'Harmonie de Kuhlmann, dirigée par M. Bleu (par ailleurs trompette dans l'orchestre du théâtre des Arts). Elle comprenait 82 musiciens et on pouvait l'apprécier tant à l'église qu'au kiosque à musique. Les conditions de travail des musiciens étaient particulièrement favorables puisque les répétitions avaient lieu sur le temps de travail et qu'ils bénéficiaient, en plus, d'une prime. En aparté, certains chuchotaient qu'il était plus facile de "rentrer" chez Kuhlmann si on "connaissait la musique"...

Nous aurions aimé que M. Krolewicz nous en dise plus à propos des bals musette, du Tivoli, du Casino, de Robinson, mais il nous a assurés qu'il était trop jeune, qu'il en avait entendu parler mais ne les avait pas fréquentés... Néanmoins, il a permis à d'autres anecdotes de surgir, d'autres noms, comme Francis Léry (bien connu des Osseliens), Max Tremet, qui, en plus du métier de comique, exerçait celui de coiffeur sur les bateaux et qu'il fallait retrouver quand le spectacle allait commencer... Il y aurait eu deux groupes de rock à Oissel : les Electronics, issus du Bel-Air, et un autre groupe issu du centre ville dont personne n'a pu retrouver le nom. Les participants étaient venus, pour la plupart, avec des coupures de journaux, des affiches, des photos que nous avons pris le temps de regarder et de commenter en conviant, comme de coutume, la nostalgie...

Brigitte Hermse-Vicente

éditorial

Dans ce numéro d'été d'*Oissel-Histoire,* vous trouverez le compte-rendu de la causerie du 3 avril dernier dont le thème était «la pratique de la musique à Oissel» à travers les âges. La prochaine causerie se tiendra le 2 octobre 2015 et poursuivra la discussion sur la musique et la danse…

Un nouvel écrivain, d'origine osselienne, est né : Tahar Falhoun. Dans son ouvrage, il narre l'histoire du «café Y» qui était établi rue Maurice-Leverger à Oissel et dans lequel il a passé son enfance. *Oissel-Histoire* ne pouvait pas manquer l'événement.

Eliane Teumbeuf était bien connue des Osseliennes et Osseliens ; *Oissel-Histoire* a retracé sa vie dans les pages «Portrait».

Puis nous évoquerons la guerre 1914-1918 et le centenaire de la disparition des 36 soldats osseliens tués sur le front durant le premier semestre 1915.

En 1915 encore, les cheminots belges venaient installer leurs ateliers à Oissel ; Claude Lemire nous explique cette arrivée et leur vie à Oissel.

Bonne lecture de ce *Oissel -Histoire* estival et bonnes vacances.

Pour le bureau, le président, René Courtois

Ont participé à la réalisation de ce numéro : Brigitte Hermse-Vicente, Michel Monnier, Claude Lemire, René Courtois et le service Communication de la Ville d'Oissel-sur-Seine.

PORTRAIT

ELIANE TEUMBEUF

Pierre Toutain, maire (1977-1982), et Eliane Teumbeuf officiant la cérémonie d'un mariage à la fin des années 1970 ou au début des années 1980.

Eliane avec son amie Madeleine Ortie lors d'un banquet des retraités de Kuhlmann au milieu des années 1970.

Eliane Teumbeuf, Osselienne depuis sa plus jeune enfance, militante syndicale CGT et militante communiste, conseillère municipale de sa ville, adjointe aux affaires sociales, puis 1re adjointe au Maire d'Oissel jusqu'en 1995.

Eliane Teumbeuf est née le 6 février 1909 à Pîtres dans le département de l'Eure. Elle nous a quittés le 3 mai 2001, à l'âge de 93 ans. Elle repose au cimetière Jean-Jaurès de notre ville.
Une vie bien remplie que celle d'Eliane. Une vie active et débordante d'humanisme qu'elle commença en se consacrant à élever ses trois enfants. Puis elle s'engagea sans relâche pour la défense des intérêts matériels et moraux des travailleurs, de leur famille et des Osseliens en général, notamment ceux de condition modeste.

UNE PREMIERE FOIS, HABITANTE D'OISSEL

Avec ses parents et son frère aîné, elle arrive à Oissel en fin d'année 1909. La famille logeait rue Sévène et, en 1912, elle se déplaça de nouveau pour aller habiter Sotteville-les-Rouen, rue de Paris.
Le père d'Eliane a été tué à la bataille de la Marne et fut déclaré «disparu au combat» le 17 septembre 1914. Le nom de Fernand Teumbeuf est inscrit sur le monument aux morts de la ville de Sotteville-lès-Rouen.
Quelque temps après la mort de son père, Eliane et sa famille sont de retour à Oissel
C'est rue Saint-Wandrille que la famille de trois enfants réussit à se loger et la maman put trouver du travail en filature. Il fallait remplacer les hommes partis au front, donc les femmes pouvaient trouver du travail plus facilement qu'avant la guerre.
C'est aussi à ce moment qu'Eliane pu rejoindre

Ascension De Souza debout au centre, Robert Béziat debout à droite, et accroupis Eliane Teumbeuf et Antonio De Souza, lors d'une fête de l'Avenir d'Oissel des années 1960.

Ascension De Souza, Eliane Teumbeuf, Thierry Foucaud et Madeleine Ortie lors d'un banquet des personnes âgées à la fin des années 1980 ou au début des années 1990.

les bancs de l'école de filles Jules-Ferry. Très appréciée de sa maîtresse d'école qui la protégeait peut-être un peu plus que les autres élèves, Eliane passa avec succès son certificat d'études à l'âge de 12 ans.
Durant la guerre, Eliane, petite encore, devait aider aux travaux de la maison. C'est elle qui, entre autres tâches domestiques, était chargée d'aller chercher les seaux d'eau à la pompe municipale qui était assez éloignée de l'habitation. Egalement lui était confiée la tâche d'aller chercher de quoi manger à la «soupe populaire», organisation solidaire mise en place pour aider les familles à se nourrir durant ces années de guerre et celles qui ont suivi, où l'on manquait de tout, surtout de denrées alimentaires.

Printemps 1936, photo de famille d'Eliane avec ses enfants, neveux et frère.

PREMIER CONTACT AVEC LE MONDE DU TRAVAIL

Dans un article d'*Oissel-Magazine* de décembre 1995 consacré au centenaire de la naissance de la CGT, Eliane faisait part de ses souvenirs d'enfance : «*La première grève dont je me souvienne remonte à 1919. J'allais encore en classe et nous avions fait l'école buissonnière pour suivre les grévistes qui traversaient Oissel en chantant «on s'en fout, on aura la semaine anglaise, on s'en fout on aura nos 40 sous !» Ils se rendaient jusqu'à la forêt, avec à leur tête M*elle *(en fait Madame) Goujon, pour faire une grande fête. A 12 ans, 8 jours après avoir été reçue au certificat d'études, j'apprenais à tisser sur les métiers de la cotonnière. Nous, les gamins, nous avions plutôt envie de jouer que de travailler ! Je n'aimais pas ce travail*» (Oissel-Histoire n° 4 de juin 2011 avait également repris le témoignage d'Eliane dans le «Portrait» qui était consacré à Georgette Goujon).
Ayant laissé son emploi de la cotonnière d'Oissel, Eliane alla travailler à la «Porcelaine», comme elle disait, rue Turgis à Oissel, pour 17 sous de l'heure… Puis elle retournera en filature, mais cette fois à la cotonnière de Saint-Etienne-du-Rouvray. Elle y restera jusqu'en 1929.
Eliane se maria, puis eut son premier enfant, Raymond né en 1929, suivi d'un second garçon Bernard, né en 1930 et Pierrette née en 1934.
Son mari travaillait aux «Etablissements Kuhlmann d'Oissel». Juste après son mariage, elle fut employée au service expédition de Kuhlmann pendant quelques mois. Ensuite, elle se consacra à élever ses 3 enfants.
Dans la période précédant la guerre 1939-1945, elle adhéra au «Comité national des femmes contre la guerre et contre le fascisme» (organisation féministe progressiste qui deviendra «l'Union des femmes françaises» après la Seconde Guerre mondiale).
De la grève générale du printemps 1936, Eliane a également témoigné dans *Oissel-Magazine* de décembre 1995 : *"1936, oui je me souviens bien. Mon mari faisait la grève, nous avions 3 enfants et j'avais arrêté de travailler en usine. Ce qui sauvait les familles, c'est que tout le monde avait un jardin car il n'y avait ni aide, ni bon alimentaire ! Après, la vie a fortement changé pour nous car nous ne connaissions pas les vacances..."*
De 1940/1941 à 1944, elle alla vivre avec sa famille dans le Morvan. De retour à Oissel à la fin de la guerre, elle continua son "métier" de mère de famille jusqu'à ce que ses enfants aient grandi, et sa famille fut logée dans l'un des baraquements qui avaient été construits par «Kuhlmann» en bordure de la rue du Trèfle Saint (aujourd'hui boulevard Dambourney). Au début des années 1950, Eliane et sa famille purent habiter un pavillon HLM de la rue du Bel-Air.
En 1950, elle entra à la CFMC (Kuhlmann) au laboratoire de recherches, mais allergique à certains produits qu'il lui fallait manipuler, après quelques mois à ce poste, elle sera déplacée au magasin d'expéditions pour raison de santé.

Le personnel du labo de recherche de Kuhlmann (ancienne usine), en 1950. Eliane en médaillon.

Précision : le magasin d'expéditions était situé à côté de la voie ferrée Paris-Rouen, dans l'ancienne usine Kuhlmann, à l'endroit où est installé la «Grande-Paroisse», aujourd'hui à l'état de friche industrielle. La batisse "magasin d'expéditions" a été déplacée vers la «nouvelle usine Kuhlmann» au printemps 1956 et Eliane y a retrouvé son poste de travail après le déplacement.

L'ENGAGEMENT SYNDICAL AVEC LA CGT

Eliane connaît la condition des travailleurs, elle la vit depuis longtemps, c'est «aux expéditions» qu'elle rencontrera son amie Ascension De Souza, et rapidement dans ces années 1950, elle milita à la CGT, devint déléguée du personnel et du Comité d'établissement où elle s'occupa des «œuvres sociales» et du «logement» et ce, jusqu'à quelques mois de sa retraite en 1975.
Les gens qui l'ont connue au travail pourraient témoigner de sa pugnacité à défendre tous les travailleurs sans exception : problèmes individuels et collectifs rencontrés par les femmes, les hommes, les immigrés ou les français, il n'y avait pas de «petits dossiers» pour Eliane.
Par exemple, en 1962-1963, elle se déplaça à plusieurs reprises à la préfecture pour faire régulariser le dossier d'un jeune travailleur harki à qui, parce qu'il n'était pas enregistré à l'état civil né du bon côté de la frontière dans la région de Tébessa (Algérie-Tunisie), on refusait d'attribuer la maigre prime de rapatriement à laquelle il avait droit… Ou encore, lorsqu'il s 'est agi de faire mettre en place par le comité d'établissement un système de bourse scolaire pour aider les salariés à financer les études de leurs enfants, études qu'il devenait de plus en plus difficile d'assumer pour les familles.
Son engagement de dirigeante syndicale s'exprimait également pleinement dans les moments «chauds» de lutte pour aller dans le sens de la satisfaction des revendications collectives.
Par exemple, comment ne pas se souvenir des assemblées générales de salariés durant lesquelles avec Marcel Meunier, André Derobert, Antonio De Souza, entre autres membres de la direction syndicale de l'époque, elle s'exprimait de façon concise mais ferme sur la nécessité d'une action de grève pour appuyer la délégation syndicale qui siègerait lors de la prochaine réunion paritaire à Paris.
Comment ne pas se souvenir également des AG journalières du matin. Durant des jours de grève de mai 1968, les grévistes à l'intérieur de l'usine et les non-grévistes devant le portail à l'extérieur,

ELIANE TEUMBEUF

voulant faire un coup de force pour entrer et Eliane interpelant les jeunes filles et garçons insouciants que nous étions, en train de jouer au football sur la pelouse centrale : «Par ici les moutards, il faut faire front !» Heureusement, il n'y a jamais eu d'affrontement physique réel…

Durant ses 25 années de travail chez Kuhlmann, Eliane a connu 3 entités d'entreprise : la CFMC, la FMC et PCUK.

Les entités CFMC, puis FMC regroupaient le siège social de Paris et 4 sites de production : Oissel, Saint-Clair-du-Rhône dans l'Isère, Saint-Denis (à l'endroit où a été construit le «Stade de France») et Villers-Saint-Paul dans l'Oise.

Après la Seconde Guerre mondiale, en application de la loi sur les comités d'entreprises, un Comité central d'entreprise regroupant les 5 sites a été formé avec des représentants élus de chacun des comités d'établissement. Eliane, Marcel Meunier et Michel Lelong, élus CGT d'Oissel, siégeaient à ce CCE qui exista jusqu'en 1972, année de la fusion «Pechiney Ugine Kuhlmann».

C'est lors d'une de ces réunions de CCE à Paris en juillet 1971 que le directeur du personnel de la société, Jocki Frossard, annonçait à Eliane, avec toutes les précautions d'usage, que son fils aîné, Raymond, avait trouvé la mort dans un accident du travail.

Quel énorme courage il lui fallu pour surmonter sa terrible peine et continuer à vivre et à militer ! Heureusement, ces deux autres enfants, sa famille et ses amis l'ont entourée et soutenue pleinement.

Colette Privat, Roland Leroy et Eliane Teumbeuf dans les années 1980.

L'ENGAGEMENT POLITIQUE AU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

Durant toutes ces années d'après guerre, Eliane, avec ses amies Ascension De Souza et Madeleine Ortie, avaient continué à militer au Mouvement de défense de la condition des femmes qui était devenu «l'Union des femmes françaises». Elle était également au bureau départemental de l'UFF avec Colette Privat et Germaine Pican.

Puis, voulant œuvrer pleinement pour une société plus juste, elle adhère au Parti communiste français en 1959. Ainsi, avec son amie Madeleine Ortie, elle fut candidate à l'élection municipale de cette même année ; elles ne furent pas élues.

Eliane a été une militante progressiste active jusqu'à ce qu'elle se retire de la vie publique en 1995 à l'âge de 86 ans. Elle fut élue une première fois au Conseil municipal en compagnie de Pierre Toutain en 1970, à l'occasion de l'élection partielle qui avait eu lieu, suite au décès de Marcel Billard, alors maire ; elle ne fut pas réélue lors des élections municipales générales de 1971, la liste d'Union de la gauche n'ayant pas obtenu la majorité des suffrages.

Ce n'est qu'en 1977 qu'elle fut élue à nouveau avec l'ensemble de la liste d'Union de la gauche que conduisait Pierre Toutain. Dès cette élection, le maire, Pierre Toutain et le Conseil municipal lui confièrent la rude tâche d'adjointe aux affaires sociales et au logement.

En août 1982, Pierre Toutain décède et après l'élection municipale partielle qui suivit sa disparition, c'est Thierry Foucaud que le Conseil municipal élira pour le remplacer à la fonction de maire de la ville. Eliane fut bien sûr reconduite en 1982 à sa fonction d'adjointe au Maire chargée des affaires sociales et au logement, puis en 1983, et encore en 1989…

Le 1er mars 1990, suite à la démission pour raison de santé de Jean-Louis Marteau, alors 1er adjoint, Eliane est élue par le Conseil municipal à la fonction de second magistrat de la ville. Jusqu'à la fin de la mandature, elle assura la mission de 1re adjointe et continua de s'occuper du CCAS.

L'expérience qu'elle avait acquise à la gestion des œuvres sociales de «Kuhlmann» l'a conduite à s'occuper des affaires sociales et du logement de la ville. Elle s'occupait de l'aide aux plus démunis, aux familles en difficulté. Elle était animée de la volonté de répondre à leurs attentes lorsque ceux-ci venaient vers elle. Elle a marqué de son empreinte nombre de réalisations importantes de notre ville et particulièrement, la halte-garderie, la maison de retraite du Quesnot et le service de soins à domicile.

Eliane et Thierry Foucaud dans les années 1990.

A PARTIR DE 1995, ELIANE A COMMENCE A SE REPOSER

Elle a laissé sa petite maison du Bel-Air pour aller habiter à la résidence Saint-Julien, puis quelque temps plus tard, elle a opté pour la résidence Jean-Jacques-Rousseau, plus pratique pour elle.

De plus en plus malade, elle a dû rejoindre la maison de retraite du Quesnot. C'est au mois de mai 2001 qu'elle nous a quittés.

La vie exemplaire d'Eliane Teumbeuf et son action permanente pour plus de justice sociale, pour aider les plus faibles, font qu'elle a marqué ma seconde moitié du XXe siècle à Oissel. Aujourd'hui, elle est entrée par la grande porte dans l'histoire de notre cité.

René Courtois

Notes :
- *Oissel-Histoire* remercie particulièrement Pierrette Dauvergne, fille d'Eliane, pour l'aide précieuse qu'elle lui a apportée,
- l'auteur de ce portrait a longtemps connu et beaucoup aimé Eliane Teumbeuf ; c'est la raison pour laquelle il a utilisé son seul prénom pour parler d'elle.

GUERRE DE 1914-1918

LES MORTS (ET DECORES) DURANT LE 1er SEMESTRE 1915

La Société d'histoire se propose de rendre hommage à Oissel et à sa population dans le cadre du centenaire de la Première Guerre mondiale, à travers différents articles à paraître dans les prochains numéros d'*Oissel-Histoire*. Chaque semestre sera donnée la liste des soldats "Morts pour la France". Nous n'oublierons pas les "Poilus" qui ont combattu dans des conditions difficiles et sont revenus traumatisés psychiquement et psychologiquement, ainsi que la population civile qui a également participé à l'effort de guerre : restrictions, angoisse face à la mort...

Voici la liste des 36 soldats osseliens, tombés entre janvier et juin 1915 (17 étaient natifs d'Oissel) :

ANFRY Emile Alphonse, mort à 27 ans, le 8 février 1915 à Maricourt (Somme)
BOHU Eugène Adolphe, mort à 21 ans, le 30 avril 1915 à Pilkem Belgique), Médaille miltaire décernée à titre posthume
BUREL Georges Ernest, mort à 21 ans, le 27 février 1915 à Duisans (Pas-de-Calais), Médaille militaire décernée à titre posthume / Croix de guerre avec étoile de bronze
BUREL Maurice Louis, mort à 28 ans, le 25 juin 1915 à Sains en Gohelle (Pas-de-Calais)
CACHELEU Charles Joseph, mort à 34 ans, le 21 janvier 1915 à Berry au Bac (Aisne)
DANTAN Louis Léopold, mort à 41 ans, le 30 mai 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais)
DANTAN Hector Gaston, mort à 31 ans, le 27 mai 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais)
DANTAN Octave, mort à 28 ans, le 27 mai 1915 à Neuville St Vaast (Pas-de-Calais)
DELAHAIS Paul René, mort à 28 ans, le 26 juin 1915 à Noulette Souchez (Pas-de-Calais)
DELAMARE Alexandre, mort à 21 ans, le 30 janvier 1915, au Bois de la Grurie (Marne)
DELGAS Noé Alfred, mort à 30 ans, le 20 juin 1915 à Aix Noulette (Pas-de-Calais)
DUFILS Germain Fulgence, mort à 26 ans, le 10 mai 1915 à Loos (Pas-de-Calais)
DUNAND Robert Octave, mort à 30 ans, le 20 juin 1915 à La Boissière (Somme)
FORTIN Eugène Joseph, mort à 30 ans, le 16 février 1915 à Cauroy les Hermanville (Marne)
GILLES Marcel Léonard, mort à 24 ans, le 22 mars 1915 au Bois des Eparges (Meuse)
LAINE Rémy Louis, mort à 22 ans, le 29 mars 1915 à Nieuport-Bains Belgique)
LAMOTTE Maurice Vincent, mort à 24 ans, le 12 mai 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais)
LE BER Hippolyte, mort à 42 ans, le 18 avril 1915 à l'hôpital de Vittel (Vosges)
LECHARTIER Pierre Georges, mort à 22 ans, le 6 juin 1915 à Vauquois (Meuse), Croix de guerre
LEMIRE Alexandre Gustave, mort à 32 ans, le 25 mai 1915 à Aix Noulette (Pas-de-Calais)
LEPAGE Joseph Gabriel, mort à 35 ans, le 4 juin 1915 à Neuville St Vaast (Pas-de-Calais)
LESUEUR Eugène Juste, mort à 32 ans, le 26 mai 1915 à Aix Noulette (Pas-de-Calais)
LESUEUR Louis Toussaint, mort à 32 ans, le 10 mai 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais), Cité à l'Ordre de la Brigade / Croix de guerre
MOREL Georges Auguste, mort à 38 ans, le 30 janvier 1915 à Monchy aux Bois (Pas-de-Calais)
NEE Ernest Louis, mort à 22 ans, le 1er février 1915 au Bois de la Grurie (Marne)
NOLLIS Paul Ferdinand, mort à 36 ans, le 22 avril 1915, à l'hôpital de Lyon (Rhône), Cité à l'Ordre de l'Armée
POULAIN Félix Eugène, mort à 25 ans, le 7 juin 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais), Croix de guerre/Médaille militaire
ROULAND Albert Adrien, mort à 28 ans, le 1er juin 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais)
ROUZEE Lucien Auguste, mort à 31 ans, le 12 février 1915 à Cormicy (Marne)
SAILLARD Albert Alexandre, mort à 30 ans, le 9 juin 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais), Médaille militaire décernée à titre posthume / Croix de guerre avec étoile de bronze
SEIGNEURY Emile, mort à 42 ans, le 30 mai 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais)
SELLE Pascal Eugène, mort à 24 ans, le 5 juin 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais)
TREFZER Charles, mort à 27 ans, le 11 mai 1915 à La Ville aux Bois (Aisne)
TURQUIER Albert Prosper, mort à 29 ans, le 2 juin 1915 à Ecurie (Pas-de-Calais)
VALOIS Louis Jean Albert, mort à 23 ans, le 9 juin 1915 à Neuville Saint-Vaast (Pas-de-Calais), Cité à l'Ordre du Corps d'Armée
WASSELIN Charles Louis, mort à 33 ans, le 28 février 1915 à Beauséjour (Marne)

Il ne faut pas oublier les soldats décédés au sanatorium - Hôpital 36 bis
ANSART Moïse Georges, né à Le Pecq (Seine & Oise), mort à 24 ans, le 5 février 1915
AUDUREAU François, né à La Petite Boissière (Deux-Sèvres), mort à 24 ans, le 29 juin 1915
BESNARD Joseph Victor Eugène, né à Jouet sur l'Aubois (Cher), mort à 24 ans, le 7 janvier 1915
FARDEAU Charles, né à Nueil sur Passavant (Maine & Loire), mort à 25 ans, le 11 avril 1915
FLAMBARD Georges Louis Augustin, né à Luc sur Mer (Calvados), mort à 20 ans, le 6 juin 1915
GELIS Jean-Marie Louis, né à Mazamet (Tarn), mort à 28 ans, le 14 juin 1915
LAMBERT Jean-Marie Louis, né à Saint-James (Manche), mort à 40 ans, le 23 janvier 1915
MOUSNIER Frédéric Gabriel, né à l'Île d'Yeu (Vendée), mort à 27 ans, le 28 juin 1915
SALOT Louis, né à Saint-Sauveur-les-Bray (Seine & Marne), mort à 31 ans, le 11 juin 1915
SOYER François, né à Saint-Martin-Osmonville (Seine-Inférieure), mort à 26 ans, le 17 juin 1915
Les soldats Ansart, Audureau, Fardeau, Gelis sont inhumés dans le carré militaire du cimetière d'Oissel.

MEURTRIERE ANNEE 1915

Après une année 1914 où les espoirs d'une victoire rapide et facile se sont envolés, les soldats, qui étaient partis, fiers, pour une victoire éclair, vont connaître une année aussi meurtrière que les cinq derniers mois de la précédente.

Georges Auguste Morel

La France va lancer nombre d'offensives pour percer les lignes ennemies et sortir de cette guerre de position.

- La 1re bataille de Champagne - du 14 décembre 1914 au 14 mars 1915 - va embraser les communes de Souan, Massige, Perthe les Hurlus et sera meurtrière.

Elle a lieu en même temps que la deuxième bataille d'Ypres - en Belgique - où sera mise en œuvre la monstrueuse nouveauté due aux allemands : l'utilisation pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité, de gaz asphyxiants , le 22 avril.

Dès les premiers mois de 1915, Joffre - commandant en chef de l'armée française - avait sollicité French, son homologue britannique, pour renforcer ses offensives et tenter de rompre le front allemand en l'attaquant à ses deux extrémités : l'Artois au nord, et la Champagne au sud.

40 000 hommmes furent regroupés sur un front large de 3km, appuyés par un bombardement assuré par 342 canons. On dénombrera 11 200 morts ou blessés pour un gain limité à 2km en profondeur sur 3km de large.

- La bataille de Neuve Chapelle (Marne) du 10 au 13 mars est la première à grande échelle lancée par l'armée britannique.

- La bataille de l'Artois - du 9 mai au 25 juin - sur les communes de Neuville-Saint-Vaast, Le Labyrinthe, Souchez, Vimy. Un bombardement des lignes allemandes se poursuivra pendant 6 jours et 6 nuits. En quelques heures, les Français submergent les Allemands, mais les réserves disposées trop loin du front sont incapables de rejoindre celui-ci. Ce fut un désastre majeur : 102 000 morts, dont beaucoup reposent aujourd'hui dans la nécropole de la Targette à Neuville-Saint-Vaast (près d'Arras) - Le Labyrinthe (Pas-de-Calais) - du 17 au 19 juin - coûtera la vie à des milliers d'hommes.

- En Alsace, la bataille du sommet du Linge (département des Vosges, en limite du Haut-Rhin) - de février à septembre - où plus de 10 000 soldats français, chasseurs alpins et à pied, trouvèrent la mort. Oissel a payé un lourd tribut en cette sinistre année : 62 morts - dont 36 pendant le 1er semestre - sur les 191 victimes dont on peut lire les noms sur les monuments aux Morts.

Une mort est toujours un fait tragique, mais il en est un, peut-être, plus tragique encore. En ce 27 mai 1915, sur le secteur de Neuville-Saint-Vaast, deux frères, le soldat Hector Dantan et le sergent Octave Dantan, originaires d'Oissel, se trouvaient dans le même abri pendant un intense bombardement allemand, lorsqu'un obus les faucha tous les deux et les tua. Leurs corps furent inhumés sous une seule croix au cimetière de Mareuil (Marne), avant d'être rapatriés en notre ville où ils reposent dans le cimetière communal.

Michel Monnier

LES BELGES A OISSEL PENDANT LA GUERRE DE 1914-1918

A la déclaration de guerre, les chemins de fer sont entièrement soumis à l'autorité militaire.

En Belgique, la succession des défaites à Charleroi, Morhange et Ypres (en 1915) et les sanctions prises à l'encontre des cheminots belges refusant la contrainte du commandement allemand, à Malines notamment, contribuent à la fuite des populations vers la Hollande et vers la France. Cet exode draine également les habitants de Lille, Tourcoing, Roubaix et Cambrai, soumis, eux aussi, à l'invasion allemande. La majorité de ces migrants est dirigée vers Rouen. Certains y resteront, d'autres prendront la direction de la Bretagne ou du Centre de la France dans des trains en partance depuis la gare Saint-Sever ou de Sotteville-les-Rouen.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'avec de durs combats permanents, une petite portion du territoire belge et un passage de quelques kilomètres longeant la mer entre la Belgique et la France combattante n'ont jamais pu être conquis par les armées de de l'empereur Guillaume II, ce qui explique le passage des réfugiés et le transfert du matériel ferroviaire belge.

Après la prise d'Anvers par l'armée teutonne, le gouvernement belge est transféré à Saint-Adresse et la direction des chemins de fer belges à Rouen.

Une bande de terre disponible, sise à Oissel, de deux kilomètres de long et d'un peu moins de 500 mètres de large, est retenue pour y installer des ateliers de réparation de locomotives et de wagons en provenance de Belgique. Ces ateliers commencèrent à s'installer et à fonctionner dès le début de l'année 1915. En 1917, le ministre belge Seghers s'y rendra. Près de 2000 hommes sont donc affectés à l'entretien du matériel ferroviaire. Un certain nombre est hébergé dans une vingtaine de baraquements d'une contenance de 30 lits chacun, ou bien chez des particuliers osseliens. Le reste, parfois en couple ou en famille, est partagé entre les communes de Saint-Etienne-du-Rouvray, de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, Elbeuf et Caudebec-lès-Elbeuf. Ils sont amenés sur les chantiers d'Oissel par trains spéciaux et s'en retournent de même vers leur lieu de résidence. Chaque atelier a une fonction bien spécifique : forge, fonderie, scierie, menuiserie… L'électricité est produite par une centrale thermique, c'est dire l'importance de cette implantation industrielle. Civils et militaires cohabitent parfois avec leur famille. Des enseignants belges se chargent de l'éducation des enfants. A tout cela, il fallait des loisirs même si la situation ne s'y prêtait guère. Il est alors créé une chorale, une fanfare, une troupe de théâtre et, pour la détente après le travail, deux bistros, aux enseignes flamandes, sont autorisés d'ouverture, entre la gare et les baraquements d'hébergement, pour le «In den Welkem (ou Welkom)» et, sur le chemin en direction de Saint-Etienne-du-Rouvray pour le «In den Zeeten Inval» (Maison du bon dieu).

De jeunes Osseliens ont été embauchés dans ces ateliers, mais on ignore si des prisonniers allemands y travaillaient. Il fut, néanmoins, imprimé des tickets de cantine de différentes valeurs faciales et distribués aux prisonniers par le dépôt des prisonniers de guerre d'Oissel.

Cheminots Belges à Oissel entre 1915 et 1918.

Il semblerait que la cohabitation des Belges à Oissel avec les habitants et les populations étrangères fut sans problème, ce qui ne fut pas le cas dans les villes portuaires de Rouen et du Havre .

A l'Armistice, en 1918, est mis en place le rapatriement du matériel ferroviaire et des ouvriers cheminots en direction de la Belgique. Il durera jusqu'en 1921. Un Osselien, M. Quimbel, participa au démantèlement des ateliers et au convoyage du matériel roulant jusqu'Outre-Quiévrain.

Le Sénateur et industriel Perchot prit alors possession des locaux rendus libres.

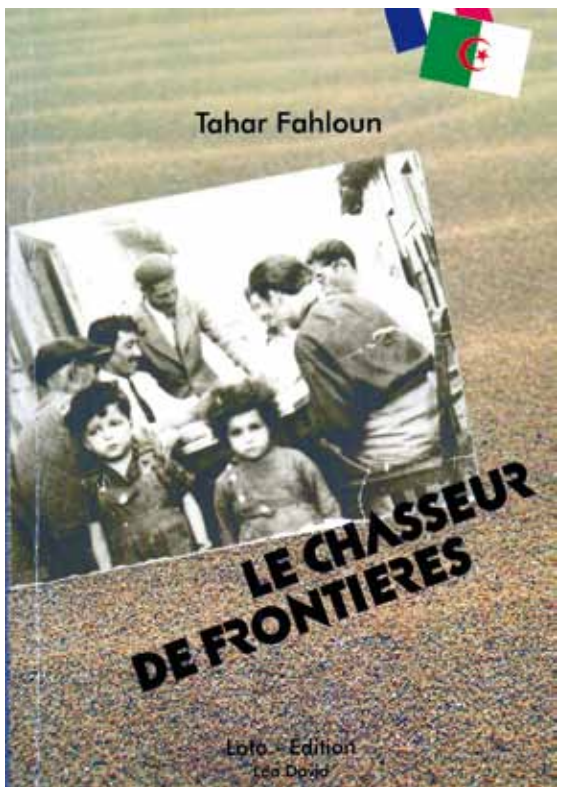
Si la grande majorité des réfugiés rejoignit sa terre natale, quelques-uns, après avoir contracté mariage avec des Osseliennes, se sédentariseront sur le sol normand pour y fonder famille.

Des wagons furent aménagés en appartements, genre roulottes. On en vit encore pendant de nombreuses années, et même après la Seconde Guerre mondiale, longeant la route de Rouen devenue par la suite avenue du Général-De-Gaulle.

Claude Lemire

Sources :
Bulletin n°2 de la Société d'histoire d'Oissel de 1978.
B.M (Bersegol Michel).
Rouen-Le Havre 1914-1918. Yves Buffetaut.
Rouen 1914-1918. Georges Dubosc.

LE CHASSEUR DE FRONTIERES
DE TAHAR FALHOUN



L'ouvrage de Tahar Falhoun, en plus d'être remarquablement écrit et agréable à lire, nous rappelle qu'il y a une cinquantaine d'années se finissait au n°13 de la rue «Mont-Verger»* une histoire humaine qui avait débuté quelques trente ans plus tôt.

L'histoire du café «Y» («Y» étant l'initiale de Youssef, le prénom du père de Tahar) rappellera à certains anciens d'Oissel, notamment du Bel-Air, qu'au n° 13 de la rue Maurice-Leverger, il y avait une bâtisse abritant ce café et qu'une saga y a mis en scène des hommes venus d'ailleurs, souvent de Kabylie (Algérie) pour essayer de gagner la vie de leur famille restée au pays en venant effectuer les tâches les plus ingrates à l'usine Kuhlmann d'Oissel.

Tahar nous parle également de l'adoration qu'il avait pour sa mère, Nora, venue du Douar de Mahfouden. Dans son livre, il a su nous relater la vie de ses parents et des clients de ce café, un peu hôtel de dépannage pour les compatriotes fraîchement arrivés et un peu perdus…

Tahar n'oublie pas les joutes fratricides, parfois frisant la rixe pendant et après la «guerre d'Algérie».

Le chasseur de frontières est un ouvrage plein de sensibilité retraçant une histoire humaine. Ce livre est à mettre dans toutes les mains, notamment celles des jeunes…

Le livre de Tahar relate également une période et un lieu unique de l'histoire d'Oissel.

René Courtois

* la rue Mont Verger est en fait la rue Maurice-Leverger.

Erratum du n°11 d'*Oissel-Histoire* :

Page 3 :
Sur le texte : mais qui était cette marquise ?
Légende de la photo du blason, il fallait lire :
«Blason des Lambert positionné en haut de la façade du château : d'azur au lion rampant d'or, au chef de gueule à trois étoiles d'argent.»

Page 4 :
4e paragraphe de la 1re colonne
Il convient de rectifier la date du 20 juin 1861 erronée, en la date du 20 juin 1881.
Avant dernière ligne de la 2e colonne : il convient de remplacer le mot «sœur» par «tante».